

—Je n'ai rien à vous dire...

"Allons, viens-t'en, Rémy !

—Enlevé ! exclama l'ivrogne, encore vainqueur !... toujours vainqueur !

Marie-Jeanne eut un mouvement de suprême énergie. Elle essaya de barrer le passage.

Arrêtant son mari par le bras :

—Tu ne t'en iras pas, Bertrand ! s'écria-t-elle frémissante d'indignation.

"Bertrand !...

Elle ne put continuer.

Son mari se dégagea violemment de son étreinte.

—Oh ! laissez-moi... laissez-moi ! commanda-t-il impérieusement en repoussant la malheureuse qui cherchait encore à se cramponner à lui.

CHAPITRE VI. — DÉSESPOIR !

Marie-Jeanne, repoussée avec violence, est allée en chancelant s'arrêter devant la commode, le dos appuyé contre le meuble la face tournée vers cette porte qui vient de se refermer sur les deux hommes.

Pendant quelques instants, immobile, les yeux fixes, il semble qu'elle ait éprouvé un de ces chocs capables d'amener la folie ou de déterminer la mort.

Et qui sait si la pensée de son cher petit malade, traversant à ce moment son esprit, n'a pas, seule, conjuré la catastrophe et retenu la vie prête à s'envoler ?

Cet femme qui a tout accepté, tout enduré, tout pardonné même, dans le seule espoir de sauver son enfant, cette femme qui, profondément blessée dans son affection incomprise et dédaignée, eût pu, jugeant sa vie désormais brisée, s'abandonner au désespoir qui tue, cette femme se souvint qu'elle était mère et qu'elle n'avait pas le droit de mourir.

—Ah ! me voilà abandonnée ! Nous voilà abandonnés de nouveau ! s'écria-t-elle en se précipitant vers son enfant.

Et comme si une étincelle eût ranimé son âme déjà plongée dans les ténèbres de la folie, elle s'est raidie contre l'anéantissement de tout son être, et retrouvant le courage qui l'a déjà soutenue pendant les jours d'adversité, elle s'agenouilla devant ce berceau, où dormait, d'un sommeil agité, le pauvre petit être souffreteux.

Et mue par ce sentiment sublime d'abnégation de soi-même, dont les mères donnent le si touchant exemple, elle se mit à pleurer longuement, le front penché vers l'enfant auprès de qui elle était venue chercher si souvent l'oubli, la consolation et l'espérance.

Et elle pensait :

—Demain je serai seule, cher ange, mais ma pensée te suivra ; séparée de toi, je serai toujours avec toi, par le cœur ; avec toi à toute heure, à chaque instant !

Puis, comme si à ce moment lui fût revenu le souvenir du beau rêve si vite évanoui, elle répétait mentalement :

—Et moi qui revenais si gaie, si contente ! Je me disais que Bertrand allait se remettre à l'ouvrage et que son travail ramènerait bientôt un peu de bien-être dans la maison !

Et s'abandonnant à ses souvenirs, elle repassait dans sa mémoire les beaux rêves qu'elle avait formés pour l'avenir : on pourrait s'en aller, toutes les semaines, avec Bertrand, voir l'enfant, le cher petit Charlot qui ne manquerait plus de rien, bien soigné, dorloté par la nourrice qu'on aurait su bien choisir !

Hélas ! de tous ces rêves il ne restait plus rien !

Il fallait bien se résigner, puisque le bonheur se refusait à entrer dans la mansarde, puisque la fatalité s'acharnait.

Ramenée à la terrible réalité, la pauvre créature s'absorbait maintenant dans la contemplation douloureuse de l'enfant endormi ; et son cœur se brisait, son âme était pleine d'angoisses, quand cette mère si éprouvée songeait que, tout à l'heure, la nourrice arriverait et que la cruelle séparation aurait lieu, cette séparation prévue, qu'elle savait urgente et qui pourtant lui faisait subir les plus cruels déchirements.

Cependant elle s'était résignée à supporter cette immense douleur, en se disant qu'ayant ramené à elle l'égaré, elle trouverait auprès de lui un adoucissement à son chagrin ; qu'elle le verrait auprès d'elle, le soir, pendant qu'elle travaillerait afin d'avoir toujours d'avance l'argent pour le mois de la nourrice.

On parlerait du cher petit absent, tous les jours, faisant le possible pour que le père, rentré dans le devoir, n'en sortit plus jamais !

Et cela serait, pour elle, une préoccupation constante que d'entretenir, dans le cœur de Bertrand, l'amour paternel qu'elle y avait réveillé !

Et voilà que tous ces beaux projets n'existaient plus, et que

l'enfant parti elle resterait seule, en proie aux tristesses, dévorée par le chagrin, hantée par le sombre désespoir.

Accablée par toutes ces déceptions qui s'étaient succédé pour elle, Marie-Jeanne dut se rappeler qu'il s'agissait de sauver son enfant d'une mort certaine, pour ne pas succomber à sa douleur et trouver du courage en vue de la terrible séparation devenue indispensable et imminente.

—Allons ! Il le faut ! fit-elle mentalement... Il faut m'habituer à cette idée qui me crève le cœur, me déchire l'âme et me tue ; à cette idée que demain mon petit Charlot ne sera plus ici, qu'une autre se chargera de le soigner, qu'une autre aura ses premières caresses, ses premiers baisers !

Voilà que le moment approche... Cette "autre" va venir ; préparons tout ce qu'elle doit emporter... son argent aussi !

Marie-Jeanne s'est enfin arrachée d'auprès du berceau.

Elle se dirige vers la commode, lentement, le front incliné, les mains jointes. Et elle se dit :

—Son argent !... à elle qui m'enlève mon enfant, quand Dieu m'est témoin que je voudrais en donner mille fois plus pour te garder auprès de moi, mon pauvre petit !

Tout à coup Marie-Jeanne s'interrompt en poussant une exclamation de surprise affreuse.

Elle vient de voir que le tiroir de la commode est entr'ouvert.

—Cependant, je l'avais bien fermé ! dit-elle avec un tremblement dans la voix.

Et son premier mouvement est de s'assurer qu'elle a la clef dans sa poche.

Elle la trouve et un cri étouffé s'arrête dans sa gorge. Un pressentiment lui a fait tressaillir le cœur.

—Ouvert !... qui l'a donc ouvert ?... se demande-t-elle.

D'une main tremblante elle touche la serrure qui cède sous ses doigts.

—Forcée... on a forcé la serrure ! s'écrie-t-elle.

En une seconde elle a entrevu la vérité et tout son sang semble s'être, instantanément, figé dans ses veines.

Elle a ouvert tout grand le tiroir et en voyant le linge qu'on a bouleversé et laissé dans le plus grand désordre, elle est saisie par les plus épouvantables inquiétudes.

Elle n'ose toucher à ce linge, elle hésite à fouiller sous ces hardes d'enfant...

C'est là qu'elle a caché le mouchoir, et elle a peur de ne plus l'y voir.

—Ah ! mon Dieu, murmure-t-elle, tremblante, j'ai peur de regarder ! j'ai peur !...

Puis repoussant l'idée qui l'a alarmée et la trouble, elle se refuse à croire que son mari soit capable d'une pareille infamie.

Elle se raccroche toutefois à l'espoir qu'elle va découvrir le mouchoir avec l'argent dans la cachette où elle l'a placé.

—Non, non !... répète-t-elle... Je n'ai pas à soupçonner Bertrand !... Il aura eu quelque chose à prendre dans ce tiroir... et comme j'avais la clef dans ma poche, il n'a pas eu la patience d'attendre mon retour, et il aura forcé la serrure...

"Voilà tout... ça ne peut être que ça !

Soutenue par cet espoir, Marie-Jeanne se décide alors à chercher le mouchoir. Elle fouille, retourne le linge, glisse la main jusqu'au fond, partout.

Rien !... Elle ne trouve rien !...

Alors, elle se redresse épouvantée, portant les mains à sa poitrine. Elle éprouve la sensation que son cœur a tout à coup cessé de battre !

Puis le saisissement passé, elle se reprend à espérer à nouveau.

Elle se dit qu'elle aura mal cherché, que la frayeur la trouble et que peut-être aussi, en bouleversant avec trop de précipitation les objets contenus dans le tiroir, Bertrand aura tout bonnement mêlé le mouchoir avec le reste.

Et de nouveau, elle s'accroupit devant le tiroir ouvert, elle veut, cette fois, aller plus lentement, procéder autrement, sortir le linge pièce par pièce...

Mais vingt fois elle a retourné les mêmes objets, vingt fois elle a cru tenir dans ses mains le mouchoir et toujours la même déception.

La voici maintenant qui remue tout ce linge, elle l'arrache du tiroir, le jette tout autour d'elle, sans s'inquiéter si elle déchire ces vieilles hardes qu'elle a pris tant de temps à raccommoder, la nuit, en veillant auprès du berceau de son enfant.

Que lui importe !... Que tout soit perdu, hors de service, pourvu qu'elle retrouve ce qu'elle a, jusqu'à ce moment, cherché en vain.

Son esprit s'affole ; ses tempes battent avec force comme si sa tête en feu allait éclater tout d'un coup.

(A suivre.)